



CULTURE

Lors de la création de la pièce au Théâtre national de Strasbourg. Debout, à droite, Stanislas Nordey incarne à la fois «Stan» et Rainer Werner Fassbinder. PHOTOS JEAN-LOUIS FERNANDEZ



La peur de l'autre sur l'échelle de Richter

Action directe Créé à Strasbourg et actuellement joué à la Colline, «Je suis Fassbinder» de l'Allemand Falk Richter, mis en scène avec Stanislas Nordey, est une vision tourmentée de l'Europe actuelle en proie à la montée des nationalismes.

Par **FRÉDÉRIQUE ROUSSEL**
Envoyée spéciale à Strasbourg

La première réplique entre dans le vif du sujet. «Où mais tu ne peux pas juste les mettre dehors comme ça ils sont censés aller où?» (1). Deux hommes débattent avec animation autour d'une table dans une cuisine, sous un beau nuage de fumée. C'est Stanislas Nordey, alias «Stan», qui a posé la question et ouvert la pièce. Aller où? «La d'où ils sont venus», répond sans ambages Laurent (Laurent Sauvage). Le débat embraye immédiatement autour des migrants, de leur intégration, des femmes agressées sexuellement, des foyers incendiés, de Merkel. L'échange est enflammé, rebondit, oppose argument contre argument. Un peu plus loin dans la discussion, Laurent insiste, avec des accents puérils d'impuissance: «Mais ils étaient des milliers au nouvel an à Cologne et Merkel nous les ramène mais elle, ELLE A DES GARGES DU CORPS IL NE LUI ARRIVE RIEN MAIS NOUS.» La peur montante de l'un face à l'aiguillon de l'autre.

Le ton de la dernière création écrite par Falk Richter et mise en scène par l'auteur et Stanislas Nordey, *Je suis Fassbinder*, est donné: un texte sur le climat délétère de notre société et son écho irradiant dans nos vies personnelles. Décidé après les attentats à Charlie Hebdo, ce spectacle inclut jusqu'aux événements

du soir du réveillon de Cologne. Crise des réfugiés, terrorisme, état d'urgence en France, montée de la xénophobie en Allemagne, dictatures en Europe: l'inquiétude grandit, le radicalisme avec. Sans pincettes, la confrontation orale sur scène est à fleur de ressenti. Exit le politiquement correct.

ANNÉES DE PLOMB

Le projet de pièce de Falk Richter, auteur associé pendant cinq ans au Théâtre national de Strasbourg (TNS) que dirige Stanislas Nordey depuis 2014, était de se pencher sur ce qui est en train d'advenir à l'Europe, à la culture, à l'identité européenne. «Est-on en train de

RÉCIT

revenir à des identités nationales plus exacerbées, de retomber dans le nationalisme, que se passe-t-il en fait?» soulevait le dramaturge allemand au moment de la création, en mars à Strasbourg. Il convoque, comme le surligne le titre, Rainer Werner Fassbinder, figure engagée et géniale du cinéma allemand, disparu en 1982 à 37 ans. Il s'inspire fortement d'un de ses films, *l'Allemagne en automne*, auquel avaient participé plusieurs cinéastes. Il s'agit d'un montage de documentaires et de fictions tournés entre septembre et octobre 1977, après l'enlèvement à Cologne et l'assassinat de Hans-Martin Schleyer, le «patron des patrons» allemands, et les «suicides» en prison de trois membres du groupe Baader-Meinhof. Le film de ces «années de plomb» montrait



Sur la banquette, Laurent Sauvage est «Laurent» et endosse le rôle et les tenues de la mère de Fassbinder. A droite, Eloïse Mignon et Judith Henry, Nu, au fond, Thomas Gonzalez dansant avec Nordey.

une Allemagne interpellée par le terrorisme. Falk Richter avait environ 17 ans quand il a vu la première rétrospective de Fassbinder. Ça l'a profondément marqué. «Il y a chez Fassbinder une espèce d'aller-retour permanent entre sa vie et son travail. Tout ce qui lui arrive se retrouve, en quelque sorte, dans son travail. Chez moi, c'est la même chose : il m'arrive même parfois de ne plus pouvoir distinguer ce que je vis de ce qui arrive dans mes pièces. Voilà pourquoi Fassbinder m'a profondément inspiré.»

Plutôt que d'imaginer une pure fiction comme d'autres créations autour du thème des migrants, de la montée de l'extrême droite et du désintérêt du politique (lire ci-contre), *Je suis Fassbinder* s'attache à autopsier la société, à souligner ses contradictions et son malaise, en y mêlant les références au réalisateur et à l'esthétique de ses films (décor et costumes années 70, extraits des *Larmes amères* de Petra Von Kant...). La fameuse scène du début, le face-à-face entre Stan et Laurent, entre fumée et alcool, joue en reflet du face-à-face entre Fassbinder et sa mère, Lilo Pempel, à la table de cuisine dans *l'Allemagne en automne*. Devant la caméra, Fassbinder pousse sa mère à prendre position sur le terrorisme et la répression. Lilo Pempel dit qu'elle ne «supporte plus» ce pays «envahi par ces réfugiés arabes» qui «violent nos femmes», dénonce cet Etat qui ne la «protège plus». Finalement, elle concède même souhaiter

l'arrivée d'un dirigeant «autoritaire» mais «gentil» pour remettre de l'ordre.

AMBIANCE FIN DE SIÈCLE

En blouson noir, Stanislas Nordey incarne Rainer et, en manteau de fourrure, Laurent Sauvage représente la mère. Cette confusion des identités est instillée dès la première scène se prolonge tout au long de la pièce. Celle-ci manipule les miroirs et les mises en abyme : Stanislas Nordey incarne Rainer, mais aussi Stan, le metteur en scène qui s'agit

sur le plateau pour rectifier en direct les répliques et les corps. L'Europe est personnifiée par Judith Henry, drapée de rouge, déchirée entre toutes ses contradictions : «Je suis l'Europe/ Je n'ai pas d'identité/ Je suis l'Europe et/ personne ne sait ce que ça signifie/ Je suis l'Europe/ et je ne tiens pas debout, je me brise/ je m'effondre/ Je sens cette DÉCHIRURE ces DÉCHIREMENTS/ Je suis DÉCHIRÉE de toute part/ par une grande/ insécurité/ le trouble/ le désarroi/ la panique/ l'hystérie/ la haine/ Je ne sais pas qui je suis/ Il y

a une grande PEUR.» Les personnages, qui respirent le mal-être ambiant, n'en oublient pas pour autant de s'amuser, de chanter, de danser (partie endiablée de Thomas nu), de s'aimer. Avec la même insécurité qui hante la vie intime, Judith a beau être heureuse avec Laurent, elle veut arrêter. «Je ne peux pas encore tout détruire et changer sans savoir si je reste avec toi pour toujours ou juste pour quelques semaines ou quelques mois ou trois ans tout au plus et si je supporterai que ce soit avec toi ou avec qui que ce soit ou si je ne préfère pas être seule et juste disparaître.» On s'étonne parfois de les voir tourner en rond, de se torturer, de se demander dans quelle direction ils sont censés aller, mais leurs gestulations ont quelque chose de familier, de connu, d'intérieur. L'ambiance de plus en plus foutraque donne une sensation de fin de siècle, où la vitalité plus forte que tout et le parler brut confinent au burlesque et au festif.

ÉCRITE AU JOUR LE JOUR

Duo de choc, Stanislas Nordey et Falk Richter ont collaboré en 2010 à Avignon avec *My Secret Garden*. La confession autobiographique tournait également à un examen sévère de l'Allemagne de l'après-guerre et du capitalisme. *Je suis Fassbinder* semble avoir été fait comme une urgence, en l'écrivant au jour le jour sur le plateau, joué dans la foulée, l'encre à peine sèche, en permanent *work in progress* pendant les répétitions. Ce sans filet peut appa-

raître comme un défi pour des acteurs dont le rôle ne peut pas s'appréhender avant, mais peut même évoluer jusqu'à la dernière limite... «Falk a achevé mon monologue de la fin à quelques jours de la première et j'ai du l'apprendre en deux jours», racontait joyeusement Stanislas Nordey, après une des premières représentations au TNS.

Je suis Fassbinder n'est pas du théâtre politique. «Le théâtre de Falk ne cherche pas à démontrer, c'est un théâtre qui nous questionne», en disait Stanislas Nordey. *Fear*, la dernière création de l'auteur allemand mise en scène à la Schaubühne de Berlin, en décembre, s'attaquait à l'extrême droite allemande. Elle lui a valu des menaces de mort et d'être poursuivi en justice. Le théâtre «a le droit d'être critique, de parler de politique et de personnalités politiques», s'est défendu Falk Richter. C'est ça aussi, la force de *Je suis Fassbinder* : il met en avant la figure de l'artiste qui parle du monde qui l'entoure et donne un contenu concernant à sa création collective. Regardez-les, regardez-vous. ◆

(1) Citation extraite de la partition plateau. Le texte est publié à L'Arche.

JE SUIS FASSBINDER de Falk Richter m.s. Stanislas Nordey et Falk Richter, traduction Anne Monfort, avec Thomas Gonzalez, Judith Henry, Eloïse Mignon, Stanislas Nordey et Laurent Sauvage. La Colline, 15, rue Maltebrun, 75020. Jusqu'au 4 juin. Rens. : www.colline.fr

LA DÉMOCRATIE SUR LE GRIL

Imaginées ou documentées, une sélection de quelques autres pièces qui parlent de la crise de la démocratie.

► **Ticket.** Le musée national de l'Histoire de l'immigration et le collectif de théâtre Bonheur Intérieur Brut proposent un spectacle-performance dans lequel les spectateurs sont entassés dans l'obscurité d'un semi-remorque pour vivre au plus près du réel les conditions de voyage des migrants quelques heures avant de passer la frontière (lire *Liberation* du 29 avril). Jusqu'au 20 mai.

► **Tristesses.** Cette fable politique, mise en scène par Anne-Cécile Vandalem (compagnie Das Fräulein), se situe dans une Europe en proie à une forte montée de l'extrême droite. Ce spectacle de théâtre musical traite de la relation qu'entretient le pouvoir à la tristesse. Créée au Théâtre de Liège en avril, elle sera à Avignon du 8 au 14 juillet au Gymnase du lycée Aubanel. On y revient.

► **Ceux qui errent ne se trompent pas.** Autre fiction politique, tragi-comique, qui imagine que la «peste blanche» s'est abattue sur un pays imaginaire. Autrement dit, un vote blanc et massif affole le gouvernement. L'état d'urgence est bientôt décrété et l'autoritarisme se révèle peu à peu. La pièce – mise en scène par Maëlle Poësy sur un texte de Kevin Keiss – vient d'être créée à l'Espace des arts de Chalon-sur-Saône. Elle sera au Théâtre Dijon-Bourgogne du 21 au 23 mai et à Avignon du 6 au 10 juillet, au Théâtre Benoit XII. On y revient également.